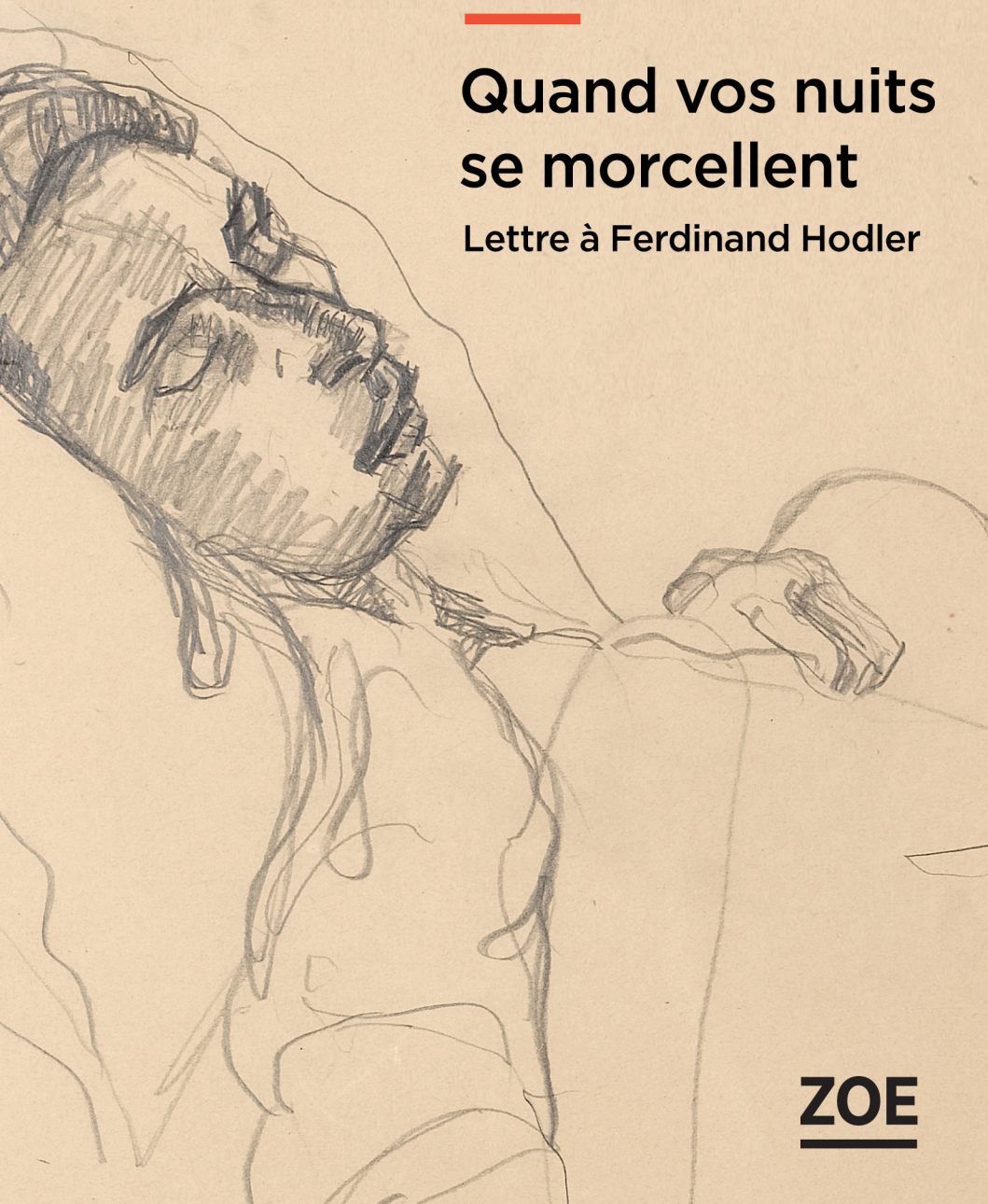


Daniel de Roulet

**Quand vos nuits
se morcellent**

Lettre à Ferdinand Hodler



ZOE

QUAND VOS NUITS SE MORCELLENT

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS ZOÉ

Courir, écrire, Zoé, 2000

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

À nous deux, Ferdinand, Canevas Éditeur, 1991

Virtuellement vôtre, Canevas Éditeur, 1993

La vie, il y a des enfants pour ça, Canevas Éditeur, 1994

La ligne bleue, Le Seuil, 1995

Bleu Siècle, Le Seuil, 1996

Double, Canevas Éditeur, 1998 et Métropoche, 2006

Gris-bleu, Le Seuil, 1999

La danseuse et le chimiste, Labor et Fides, 2002

Nationalité frontalière, chroniques, Métropolis, 2003

Jules en Amérique, La Joie de Lire, 2003

L'envol du marcheur, Labor et Fides, 2004

Malcolm X, par tous les moyens nécessaires, Desmaret, 2004

La nouvelle conférence de Wannsee, Le Temps des Cerises, 2004

L'homme qui tombe, Buchet Chastel, 2005

Chronique américaine, Métropolis, 2005

Un dimanche à la montagne, Buchet Chastel, 2006

Kamikaze Mozart, Buchet Chastel, 2007

Un glacier dans le cœur, Métropolis, 2009

Le silence des abeilles, Buchet Chastel, 2009

Esthétique de la course à pied, Virgile, 2010

Tu n'as rien vu à Fukushima, Buchet Chastel 2011

Fusions, Buchet Chastel 2012

Écrire la mondialité, La Baconnière 2013

Légèrement seul, Phébus, 2013

Le démantèlement du cœur, Buchet Chastel, 2014

Tous les lointains sont bleus, Phébus, 2015

Terminal terrestre, D'autre part, 2017

DANIEL DE ROULET

QUAND VOS NUITS
SE MORCELLENT

Lettre à Ferdinand Hodler

ZOE

© Daniel de Roulet 2018

Éditions Zoé, 11, rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2018
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia

Illustration : Ferdinand Hodler, *Valentine Godé-Darel malade*,
23 décembre 1914. Crayon sur papier, 31 x 46,5 cm (détail).

Collection privée.

Photo : © Archives Jura Brüscheiler, Genève/Pierre Montavon

ISBN 978-2-88927-556-4

ISBN EPUB: 978-2-88927-561-8

ISBN PDF WEB: 978-2-88927-562-5

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

À votre intention

Cher monsieur Hodler,

C'est une longue lettre que je me décide à vous écrire, prenant prétexte du centième anniversaire de votre mort. Voilà bien un quart de siècle que vous m'occupez. Comme le dit une amie: «Pour créer, il faut que quelque chose fasse le siège de votre pensée.» J'ai découvert un jour à Bâle cette toile qui représente une femme à l'agonie, votre maîtresse. Valentine tourne vers vous des yeux implorants. Son visage est déjà cadavérique, vous y avez mis un vert cruel. J'ai appris par la suite que vous l'aviez peinte et dessinée plusieurs centaines de fois. Vous l'avez veillée, surveillée, aimée. Vous scrutiez l'avancement de la maladie sur sa bouche, sur ses mains dans le désordre des draps. Vers la fin, vous vous rendiez chaque jour de Genève à Vevey avec votre paquetage de peintre. Je ne connais pas d'attitude plus honnête pour un artiste que

cette opiniâtreté : se confronter à une vie qui s'éteint.

En m'adressant à vous, je veux expliquer à d'autres pourquoi Guillaume Apollinaire a salué en vous « l'un des plus grands peintres de cette époque ». Fasciné par votre amour pour Valentine, j'ai quelques questions. Jusqu'ici j'ai hésité à vous les poser en public. Trop intimes et de toute façon vous n'êtes plus là pour une réponse. J'aurai donc à la trouver moi-même, tout en me servant de ce que disent vos toiles. Je tiens aussi à vous défendre contre certaines personnes selon lesquelles vous auriez fait de Valentine un objet, non un sujet.

Comme vous, j'aime les levers de soleil sur la rade de Genève quand le Mont-Blanc sort de la brume nocturne. De votre balcon au deuxième étage, vous guettiez le premier rayon, assis dans le fauteuil où vous passiez vos dernières nuits.

C'est de là, j'imagine, que vous répondrez à mes questions, non par des discours, mais par quelques traits de pinceaux, documentant la beauté de l'aube, la splendeur des montagnes reflétées dans le lac.

Pour bien faire comprendre à mes amis pourquoi vous assiégez ma pensée, je vous écrirai des choses que vous savez déjà, à propos de votre manière de vous confronter au monde par la peinture. Quand on se raconte sa vie, on remet tout en ordre, alors que, pour de vrai, la

vie est plus désordonnée que la biographie. Je dirai donc ce qu'a été votre existence, bien que vous ne puissiez plus ni rectifier ni expliquer. Je vous poserai des questions que d'autres jugeront rhétoriques.

Non, monsieur Hodler, je ne suis pas tordu. Après tant d'années à vos côtés, j'essaie de mettre au clair ce que je vous dois, pourquoi m'ont aidé à vivre ces portraits d'une mourante, si souvent scrutés que j'en ai les yeux fatigués, parfois même par une abondance de larmes.

Vous êtes mort le dimanche de Pentecôte 19 mai 1918, quand on ne voyait pas encore la fin de la Première Guerre mondiale. La météo, j'ai vérifié, était sereine. À cette époque de l'année, les baigneurs matinaux commencent à venir troubler la surface lisse du lac. Parfois je suis seul à nager à l'aube aux Bains des Pâquis. Tandis que je regagne la rive, je fixe votre balcon. Il me semble que vous y êtes toujours, enroulé dans des couvertures d'où ne sortent que vos bras fatigués et un pinceau.

Je n'envisage pas de vous encenser, ne suis qu'un amateur, ni critique d'art ni biographe. Beaucoup de détails dans votre existence et dans vos toiles sont sans intérêt pour moi. Je les laisse aux discours du patriote exalté qui en possède la plus grande collection. La plupart des choses que je sais de votre vie quotidienne

et de vos œuvres me viennent d'un jeune écrivain qui a côtoyé vos dernières années. Il a beaucoup noté, j'ai cru pouvoir lui faire confiance. Homme courageux, il le prouvera en se battant contre le fascisme espagnol. Grâce à ce Hans Mühlestein, à qui vous avez caché une partie de vos secrets, j'essaierai de comprendre vos colères et pourquoi, peignant la mort, vous avez peint la vie. C'est pour savoir comment conduire la mienne que je me permettrai quelques remarques embarrassantes. Ne m'en tenez pas rigueur. Si tout se passe bien entre nous, je viendrai sur votre tombe au cimetière de Saint-Georges déposer trois roses rouges, signe secret de votre alliance avec Valentine.

Un buste sculpté

Valentine Godé-Darel n'a été pour vous ni un modèle ni une maîtresse comme une autre. Elle était venue habiter Genève après un mariage raté avec un professeur de la Sorbonne ruiné au jeu. Vous aviez à peu près l'âge de son père. On avait diagnostiqué chez elle une maladie qui allait l'emporter. Pendant les six premiers mois de 1914, elle était restée alitée dans la clinique de Riant Mont. C'est là d'abord que vous lui rendiez visite, jour après jour, muni de votre attirail de peintre. Vous preniez le train pour Lausanne qui partait de Genève à une heure.

Un soir de février 1914, le jeune Hans Mühlestein, 26 ans, était venu vous chercher comme d'habitude à la gare de Genève. Il a remarqué chez vous une tristesse particulière, un abattement extrême. Vous n'aviez que 60 ans.

Valentine allait être opérée. Elle n'en pouvait plus, vous non plus. Ce jour-là, vous étiez

allé demander au médecin ce qu'il en était de la santé de Mme Darel. Il vous avait communiqué une vérité qui ne laissait aucun espoir. Il ne fallait rien dire à Valentine, même si vous pensiez qu'elle connaissait son sort.

Arrivé à votre atelier, dernier étage, rue du Rhône, vous avez ouvert le portfolio des dessins faits chaque jour à son chevet : des aquarelles et des dizaines d'esquisses pour des toiles. Pris d'une violente colère, vous avez voulu tout déchirer. Mühlestein rapportera vos paroles : « Tout ça n'est que mensonges et saloperies. Cette tête, cette figure d'impératrice byzantine, ce nez, cette bouche, ces yeux langoureux, les vers vont les bouffer. Et qu'est-ce qui restera ? Rien, vraiment rien. Si ce n'est ces trucs-là, ces bouts de papier, ces gribouillis infâmes. »

Vous harceliez le pauvre Hans : « Dis-moi, est-ce qu'on peut toucher ça, prendre dans ses bras mes gribouillis, dis-moi. » Vous étendiez les bras comme pour entourer un corps, le serrer contre vous. Vous gesticuliez, vous hurliez : « Est-ce que je peux la prendre, elle, dans mes bras ? »

Gestes pathétiques pour conjurer l'absence qui s'installait. Vous faisiez mine de tenir Valentine tout contre vous, de la caresser, puis vous la repoussiez avec violence. L'avoir auprès de vous, un besoin irrépressible. Hans a pris peur,

votre fureur l'impressionnait. Il vous a suggéré : Et si vous la sculptiez ? Vous avez cessé de vous agiter, avez esquissé un sourire : Tu crois, Hans, que je saurais faire ? Après réflexion : Je devrais pas d'abord demander à Vibert ?

Comme Hans craignait que votre ami, le sculpteur James Vibert, vous fasse changer d'avis, il vous a persuadé que vous étiez capable de réaliser une sculpture. Même si vous n'en aviez jamais faite.

Pas un instant à perdre. Hans a reçu les instructions : se rendre dès l'ouverture du magasin à la rue du Mont-Blanc où vous achetiez votre matériel. Se procurer tout ce qui pouvait servir à sculpter, l'apporter au train d'une heure.

Ainsi tout a été préparé. Vous étiez prêt à devenir sculpteur. Avouez que, dans la matinée, vous étiez allé demander quelques conseils à votre ami Vibert.

Pendant une semaine, vous avez travaillé d'arrache-pied. Vous aviez le droit de faire poser Valentine pendant une demi-heure au cours de laquelle une infirmière la soutenait pour que son torse reste vertical, comme sa tête. Ensuite vous continuiez de mémoire.

Chaque soir, Hans vous attendait à la gare, vous arriviez épuisé. Même vos plus grandes toiles ne vous avaient jamais mis dans pareil état. Vous n'aviez plus que la force de pousser des soupirs, tandis que Hans vous